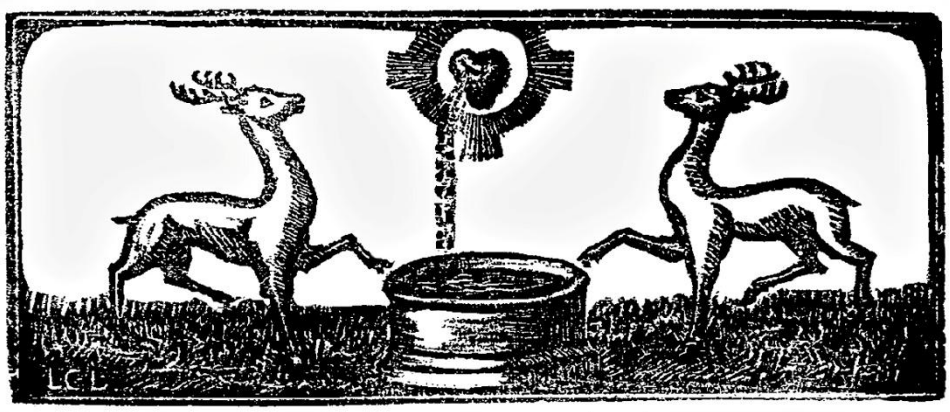

L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LES CAPRIDÉS :

LE CHEVREAU [ET LA CHÈVRE].

I. — LE CHEVREAU DANS L'ANTIQU1TÉ PAÏENNE.

Comme 1'Agneau, le Chevreau fut, dès l'origine des cultes à sacrifices, chez les peuples païens comme en celui d'Israël, l'un des animaux domestiques le plus souvent offert en holocauste à la Divinité.

Et il semble même qu'on ait réuni souvent, pour être soumis indifféremment aux mêmes rites sacrificiels, les petits des chèvres, des chevreuils, et même des daims et des cerfs, c'est-à-dire les faons des petits quadrupèdes cornus et légers ; aussi bien les arts sacrés des paganismes préchrétiens ne permettent-ils pas de distinguer en leurs productions les petits de la chèvre de ceux des autres animaux qui lui ressemblent. Nous verrons plus loin la même particularité d'assimilation dans la symbolique littéraire du Moyen-Âge.

Dans les anciens cultes à mystères : celui d'Istar et de Tammouz, chez les Assyriens, par exemple, puis dans les théories mystérieuses des Pythagoriciens, des Orphistes, et dans les rites de Dionysos, le Chevreau fut l'image du fidèle initié aux secrets enseignements. On connaît la formule consacrée dans l'Orphisme qui en témoigne, et que les Pythagoriciens adoptèrent aussi, ces mots mystérieux qui se lisent sur les deux lamelles d'or de Thurii (IVe - IIIe s. av. J.-C.) : « Chevreau, je suis tombé dans le lait » ; ou selon Wollgraff : « Chevreau, je me suis précipité sur le lait », c'est-à-dire sur le sein nourricier de la Divinité[1]. Ici, le lait, c'est assurément la doctrine cachée, issue directement des maîtres sans qu'elle soit apparue aux profanes, comme le lait passe invisiblement des mamelles maternelles dans les lèvres du faon. C'est pourquoi, dans la décoration de la basilique pythagoricienne de la Porte-Majeure, à Rome, nous voyons une bacchante debout, qui tient le Chevreau dans ses bras et le tend vers une autre femme qui écarte les voiles de sa poitrine pour lui donner son sein[2]. De même sur les peintures dionysiaques de la villa Item, à Pompéi, nous voyons une prêtresse qui allaite un faon[3].

Est-ce en raison de particularités de ce genre ou de rites de nous inconnus et pratiqués chez les Assyriens, dans les mystères d'Istar et de Tammouz, très antérieurement au Pythagorisme et à

1 Cf. Jérôme Carcopino, *La Basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure*, Paris, 1927, p. 311.
2 Cf. J. Carcopino, *op. cit*. p. 156.
3 Cf. Rizzo, *Mythes*, pl. III, I, et p. 70-71.

l'Orphisme, que le *Pentateuque*, imposa aux Hébreux, voisins des Assyriens, ce précepte plusieurs fois répété : « Tu ne feras pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère[1] ».

La loi de Moïse n'édicte rien de semblable relativement aux petits des autres animaux.

L'histoire religieuse du Chevreau avant notre ère nous le présente donc comme une image de l'âme qui cherche la doctrine divine, mais je n'ai vu nulle part qu'il ait été regardé comme une image directe de la Divinité.

II. — LE CHEVREAU EMBLÈME DU CHRIST INCARNÉ.

Dans le *Pentateuque* rien de spécial n'est dit en ce qui concerne l'immolation du Chevreau ; il suit les rites indiqués pour les sacrifices du petit bétail, mais à lui comme à l'agneau, au veau, à la génisse, c'est-à-dire à toute victime non adulte, s'attacha une particulière idée d'innocence.

Et ce serait, croit-on, cette idée de pureté qui fit, au Moyen-Âge, choisir la peau du chevreau, de préférence aux autres cuirs et aux tissus, pour la confection des gants pontificaux d'usage liturgique[2] ; et qui lui valut d'entrer dans la série des emblèmes de N.-S. Jésus-Christ au titre de victime virginale.

Il y figure aussi comme image mystérieuse du Christ incarné, parce que les mystiques virent en lui l'emblème de la vie dans la chair ; aussi Pierre de Riga dit-il en substance que le Christ est devenu semblable au chevreau parce qu'il a jugé convenable de prendre chair, et que s'étant manifesté ainsi, il a droit d'être appelé : « le faon des cerfs.

« Et similes capreæ Christus, quia plebis Hebreæ

Ortus de genere, carmen dignatur habere ;

Et quia de vetere sanctorum germine natus

Extivit, hinnulus est cervorum jure vocatus[3] ».

III. — LE CHEVREAU EMBLÈME DU CHRIST SUBSTITUÉ À L'HOMME.

La symbolique chrétienne a toujours attaché au Chevreau, en tant qu'emblème du Christ, l'intention de lui faire représenter le mystère d'amour par lequel le Rédempteur s'est substitué à l'homme coupable pour mériter à celui-ci la clémence et les grâces du Père.

Cette idée de substitution repose sur la scène biblique que conte la Genèse en laquelle il est dit que Jacob, couvert de la peau d'un chevreau, se substitue ainsi à son frère Esaü pour surprendre à son profit la suprême bénédiction de leur père Isaac, devenu aveugle[4].

Aussi, le Chevreau emblématique est-il, dit un texte du Moyen-Âge, la figure du Christ expiateur substitué à nous ; du Christ qui s'est couvert de nos péchés aux yeux de son Père comme Jacob se couvrit de la peau velue du chevreau pour se substituer à son frère, et ravir ainsi les faveurs du patriarche.

---

[1] *Exode*, XXIII, 19 et XXXIV, 26 ; *Deutéronome*, XIV, 21.
[2] Cf. Mgr Barbier de Montault, *Les gants pontificaux*, in *Bull. Monumental*, t. XLII, p. 461.
[3] Ap. Pitra, *Spicilèges de Solesmes*, t. III, p. 34.
[4] *Genèse*, XXVII, 1-29.

Un autre texte vient à son tour prêter son aide à l'acceptation de cette emblématique : Depuis les origines chrétiennes, l'Agneau immolé par les Hébreux à la première Pâque est regardé comme un emblème incontesté du Seigneur Jésus ; or, dans la première loi sur la Pâque stipulée au livre de l'*Exode*, Moïse permet aux Hébreux de substituer un chevreau à l'agneau pascal : « Vous prendrez soit un agneau, soit un chevreau… Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois, et dans tout Israël on l'immolera entre les deux soirs[1] ».

Dans tout le reste de cette même loi pascale le texte ne parle plus que de l'agneau ; le chevreau n'est donc nommé au début que comme une victime qui peut, faute d'agneau, remplacer celui-ci ; mais en ce cas, la même vertu de préservation contre « le Destructeur » promise au sang de l'agneau pascal, l'est aussi implicitement au sang du chevreau. Et si l'un est une préfigure du Seigneur Jésus, l'autre l'est aussi.

LA CHÈVRE.

Le symbolisme christique de la Chèvre dans l'art et la littérature ne procède ni du caractère de victime qu'elle a eu dans les rites mosaïques, ni du rôle religieux qui fut sien dans les paganismes préchrétiens d'Orient, notamment en ceux de l'Assyrie, de la Perse et de la Médie où elle fut l'un des animaux sacrés en raison du rôle de la Chèvre Céleste dans la mythologie de ces pays[2]. Il repose entièrement sur les naïves croyances des anciens naturalistes grecs et romains qui prêtent à la chèvre des qualités visuelles extraordinaires. Et ici disons de suite qu'ils réunissent en cela la chèvre domestique avec la chèvre des montagnes, le bouquetin, l'isard et le chamois. À mesure, disaient-ils, que ces animaux s'élèvent en gravissant les plus hauts sommets ils acquièrent le privilège, non seulement de voir leur champ de vision s'élargir et s'étendre, mais encore celui de sentir croître extraordinairement en eux leur puissance, leur acuité visuelle, en sorte que nul être au monde ne saurait, à leur égal, embrasser d'un coup d'œil les étendues les plus immenses, ni distinguer aussi parfaitement les détails.

La chèvre gravissant la montagne.
D'après une miniature de la Bibliothèque de l'Arsenal (XIIIe s.).
Cf. Cahier, *Mél. Archéol*. t. II, pl. XX. A.U.

Aussi saint Grégoire de Nysse, qui mourut vers l'an 400, présente-t-il la Chèvre comme l'emblème de la totale perfection et l'ubiquité du regard scrutateur du Christ qui, en tant que Dieu, voit tout dans le passé, le présent et l'avenir[3]. D'autres Pères, par extension de la même idée, ont présenté la Chèvre comme l'emblème du Sauveur guérissant la cécité spirituelle des âmes[4], et ouvrant, en ceux qu'il lui plaît de favoriser, les yeux de l'esprit sur ces merveilles dont saint Paul,

[1] *Exode*, XII, 5-6.
[2] Cf. Ch. Lenormant, in *Mélanges Archéol*. t. III, p. 120.
[3] Cf. St Grégoire de Nysse, *Homélie*, V.
[4] V. Félicie d'Ayzac, *La Zoologie mystique au Moyen-Âge*, in *Revue de l'Art Chrétien*, t. X, (1866), p. 181.

après ses extases, disait que l'œil et l'oreille de l'homme n'en peuvent aucunement percevoir les splendeurs.

Le *Physiologus* et les *Bestiaires* du Moyen-Âge qui en sont dérivés, se basant toujours sur les dires de Pline et des Anciens, prirent aussi la Chèvre comme l'emblème de l'omniscience du Christ, du Sauveur qui est, dit le *Bestiaire* de Pierre le Picard, XIIIe siècle, « *Dex et sire de tot science* ».

Et des mystiques de la même époque firent aussi de 1a Chèvre, en partant du même point, la figure du Christ qui observe des hauteurs du ciel, les actes des justes et des méchants en vue des rémunérations et des justices futures[1].

Les mœurs des capridés qui leur font affectionner les hauts sommets valent aussi à l'animal qui les représente en symbolisme, d'être image emblématique du Christ pour d'autres raisons que celle de l'excellence de sa vue.

Ainsi Pierre le Picard, en son *Bestiaire*, établit un rapprochement emblématique entre le Christ et la Chèvre en vertu du passage du Cantique de Salomon où il est dit : « Mon Bien-Aimé vient saillant sur les monts[2] », traduction un peu libre du texte hébreux qui dit exactement : « Sois semblable, mon Bien-Aimé à la gazelle, au faon des biches ; sur les montagnes ravinées[3] ».

Et Pierre le Picard de continuer par cette comparaison inattendue : Comme la chèvre paît sur les penchants des montagnes les herbes odoriférantes, de même notre Sire Jésus-Christ paît en la sainte Église car les bonnes œuvres et les aumônes des chrétiens fidèles « sont viande de Dieu[4]… ».

Les hermétistes du Moyen-Âge rapprochèrent aussi la Chèvre de la Personne de Jésus en lui appliquant le vieux sens païen, christianisé par eux, du Capricorne zodiacal qui était dans l'ésotérisme ancien la *Janua cœli*, la Porte du Ciel, par opposition à la Pieuvre, la *Janua inferni*.

Janua cœli, titre qui convient en effet merveilleusement à Celui qui ouvrit, pour les justes de l'humanité déchue et rejetée, la porte de la vie éternellement heureuse ; titre que la langue liturgique de l'Église fait partager au Rédempteur et à sa Mère, et que nous étudierons plus tard à propos du symbolisme de la Porte.

I. — LA CHÈVRE EMBLÈME DU CHRÉTIEN.

Dans l'art des Catacombes de Rome, la Chèvre apparaît le plus souvent dans un rôle purement décoratif, ne servant, semble-t-il, qu'à animer un paysage plus ou moins complètement désert. Mais il n'en est pas de même quand elle se trouve avec les brebis et les béliers autour du Pasteur gardant son troupeau comme c'est le cas sur une des grandes fresques de la catacombe de Domitille, à Rome ; ou encore quand elle est représentée de chaque côté du Bon Pasteur, comme sur une autre peinture des cryptes des saints Pierre et Marcellin[5]. Aucun doute n'est permis : la Chèvre, en ces deux occurrences, est l'image du fidèle. De même sur une urne de Pesaro, qui est du VIIe siècle et

[1] Cf. J. Corblet, *Vocabulaire des Symboles*, in *Revue de l'Art Chrétien*, t. XVI, p. 461.
[2] Salomon, *Cantique des Cantiques*, II, 18.
[3] Traduct. Crampon, *La Sainte Bible*, p. 866.
[4] Pierre le Picard, *Bestiaire* (texte intégral dans *Bestiaires* par Ch. Cahier, S. J. in *Mélanges archéologiques*, t. III, p. 218).
[5] Voir *Dict. d'Archéologie Chrétienne*, t. III, vol. I, col. 1322, fig. 2791 et 2792.

probablement d'utilisation baptismale, deux gazelles, et non deux cerfs comme. Martigny l'a cru[1], boivent dans une même vasque, emblème du Baptême ou de l'Eucharistie.

Le Bon Pasteur et les Chèvres.
Catacombe romaine de Domitille.

Pierre Le Picard en son *Bestiaire* fait aussi de la Chèvre l'image du fidèle quand il applique au Seigneur Jésus la parole d'Amos : « Je n'ière mie fils de prophète, mais paistre de chièvres[2] », ce que Crampon traduit plus littéralement du texte hébreux : « Je ne suis point fils de prophète, mais bouvier, et je cultive les sycomores[3] ».

Les Bestiaires et les mystiques du temps de Pierre le Picard sont mieux inspirés quand ils accordent emblématiquement à l'âme sainte, comme ils l'ont fait par ailleurs à Jésus-Christ, le privilège d'incomparable vue que les naturalistes antiques attribuaient à la chèvre : Ainsi, disaient-ils, que la chèvre sent accroître ses facultés visuelles à mesure qu'elle s'élève plus haut sur la montagne, de même plus l'âme monte vers Dieu et plus elle se rapproche des célestes sommets par l'union spirituelle au Christ et la pratique non commune des vertus, plus elle sent augmenter en elle sa puissance de pénétration des « choses de Dieu », et ses facultés intuitives qui lui ouvrent des horizons sur les domaines que Dieu ne révèle qu'à ceux qui font effort pour s'exhausser vers lui.

Les chèvres sur l'urne de Pesaro.

[1] Cf. Martigny, *Gazette archéologique*, t. III, (1877), p. 193.
[2] Amos, *Prophétie*, VII, 14.
[3] Crampon, *La Sainte Bible*, p. 1377.

II. — LA CHÈVRE EMBLÈME DE SATAN.

La Chèvre est entrée dans le symbolisme satanique comme image du démon de l'impureté qu'elle personnifiait bien avant notre ère en raison sans doute des crimes de bestialité auxquels on la faisait participer, et que les prescriptions mosaïques punissaient de mort chez les Hébreux[1].

La chèvre sur sculpture de la cathédrale d'Auxerre (XIIIe-XIVe s.).

L'art chrétien du Moyen-Âge la donne souvent comme compagne ou comme monture à la personnification humaine de la Luxure : ainsi la voyons-nous sur de nombreuses représentations peintes ou sculptées des Vertus et des Vices, ou des Péchés capitaux, et sur maintes autres œuvres d'art, par exemple sur le manuscrit français de la Bibliothèque Nationale n° 7011, 3, 3, et sur le Livre d'Heures de Louise de Savoie, XVIe siècle, qui est à Cluny[2].

Mais nulle part, peut-être, la Chèvre et la Luxure ne sont représentées ensemble avec autant de maîtrise qu'au transept de la cathédrale d'Auxerre, sous une console de l'extrême fin du XIIIe siècle qui est, pour cette époque, une incomparable étude de nu.

Ajoutons, pour tout dire, que la Chèvre fut, dans l'emblématique spéciale d'autrefois, l'emblème du succube ou démon femelle incarné sur terre.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] *Lévitique*, XVIII, 23 et XX, 15-16.
[2] Cf. Arth. Martin, *La Châsse de Saint Taurin d'Evreux*, in *Mélanges Archéologiques*, t. II, p. 27 et 35.